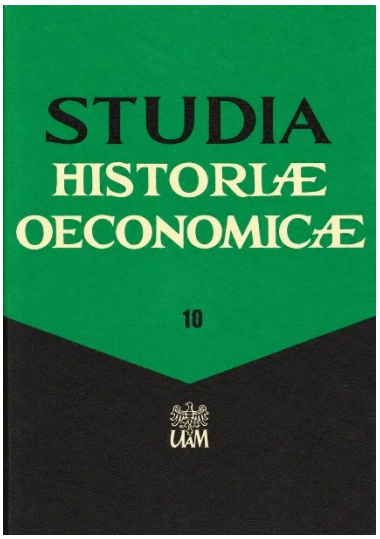


Wellmann, I. (1975) 'Influence de la commune paysanne sur la transformation de l'agriculture traditionnelle en Hongrie', *Studia Historiae Oeconomicae*, 10, pp. 115-120.

https://doi.org/10.14746/sho.1975.10.1.009

Text of article:
https://pressto.amu.edu.pl/index.php/sho/article/view/58045

The text was digitised from an earlier printed edition of *Studia Historiae Oeconomicae*. The digitisation process involved scanning, automated optical character recognition (OCR), and subsequent manual verification of the recognised text. The original source material is held by the Collegium Historicum Library at Adam Mickiewicz University, Poznań.
bch.amu.edu.pl

The task was carried out within the framework of the competition "Social Responsibility of Science II – Support for Scientific Libraries". The project entitled "Digitization of archival editions of scientific journals collected by the Library of the Coll. Historicum of Adam Mickiewicz University". The project was co-financed from state budget funds granted by the Minister of Science within the framework of the Programme Social Responsibility of Science II. Support for Scientific Libraries (agreement no. BIBL/SP/0092/2024/02 of 05.12.2024).

Total value of the project: PLN 247,236.00. Amount of co-financing: PLN 220,836.00.









STUDIA HISTORIAE OECONOMICAE
UAM • Vol. 10 — 1975 Poznań 1975

Imre Wellmann (Budapest)

INFLUENCE DE LA COMMUNE PAYSANNE SUR LA TRANSFORMATION DE L'AGRICULTURE TRADITIONNELLE EN HONGRIE

(*Résumé*)

Sans compter les habitats dispersés constituant une minorité infime, la paysannerie de l'Europe préindustrielle entrait en général dans la collectivité de communautés plus ou moins grandes.

Chaque communauté paysanne formait dans une certaine mesure comme une enveloppe de protection contre les ingérences venues de l'extérieur, tandis que vers l'intérieur elle détermina fortement les formes et le rythme de l'activité de ses membres. Les jours du paysan étaient remplis presqu'entièrement par les travaux qu'exigeait l'exploitation, il est donc normal que le rôle de la communauté se fît le mieux sentir dans l'agriculture. De plus, les rapports sociaux, les formes de comportement, les normes morales, la culture paysanne, se réalisèrent — à l'intérieur de l'ensemble de la paysannerie et de ses unités ethniques et régionales — dans la communauté paysanne où ils acquirent des traits propres, des formes concrètes.

L'élimination des ingérences extérieures et l'utilisation uniquement des ressources intérieures atteignirent leur plus haut degré pendant les périodes où la paysannerie s'astreignit en substance à l'autarchie et n'écoulait au marché que certains excédents de produit afin de se procurer le nécessaire pour couvrir ses charges en espèces. Dans ces cas-là, la tradition paysanne, représentée par la communauté, se faisait valoir avant tout dans le domaine des travaux agricoles pour ainsi dire sans faille.

L'activité de la communauté, qui devait influencer cette exploitation, avait comme base importante les saltus (pâturages, friches et landes, bois et forêts, roseaux et eaux à pêche), parties du terroir indispensables pour le mode de vie traditionnel. Leurs possessions, ainsi que le règlement de leur utilisation appartenaient en général à la communauté même. La communauté eut une importance accrue dans les villages au système, fort répandu, de open field: lá, son autorité d'imposer des contraintes traditionnelles, sous la forme de l'assolement forcé et de la vaine pâture, s'étendit sur l'utilisation des champs arables et des prés en possession individuelle des paysans. Les récentes recherches ont, certes, démontré qu'en Angleterre, le système de l'open field

n'était de loin aussi rigide et aussi incapable d'évoluer comme c'était admis auparavant. En substance il en est de même pour les villages analogues du continent où la production céréalière prédominante, ainsi que l'élevage basé sur les pâturages, étaient liés à une forme particulière de la possession des terres (le champ arable d'un paysan, morcelé et dispersé selon les quartiers, s'intercalait entre ceux des autres). Toutefois, la technique et les méthodes traditionnelles de l'agriculture accusèrent le moins de progrès aux endroits — dans les villages au système rigide de l'open field — où l'ingérence de la communauté était la plus étendue et où, par conséquent, l'initiative individuelle avait le moins de possibilités.

Les contraintes imposées par la communauté qui marquaient de leur empreinte l'économie rurale traditionnelle freinaient la transformation révolutionnaire de l'agriculture qui ne s'engagea sur notre continent (à l'exception d'une partie considérable de la Hollande et de la Belgique) que dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Pourtant, dès que les cultures fourragères s'implantèrent sur les champs arables, il s'ensuivit, on dirait en réaction en chaîne, que la jachère fut liquidée, la fumaison devint régulière, la culture intensive, l'assolement rationnel etc., en somme le système traditionnel de l'agriculture dut radicalement changé. Tout cela ouvrit directement la voie à l'utilisation des acquis de la révolution industrielle (mécanisation, matières chimiques) et à la mise au profit des découvertes scientifiques (biologie, génétique), en somme vers l'agriculture moderne.

En Hongrie, la grande majorité des agglomérations adoptaient dès le moyen âge le système de l'open field. Dans les régions d'Ouest, de Nord et d'Est, ce système se maintint même après le milieu du XVI[e] siècle, et de plus les contraintes pesant sur les paysans ne faisaient que s'aggraver par suite de la stabilisation de la réserve seigneuriale de type d'Europe de l'Est, produisant pour le marché, ainsi que du servage héréditaire. Dans les régions du centre et du Sud par contre, les cent cinquante ans d'occupation turque ont non seulement relâché la dépendance paysanne du seigneur, mais ont sapé aussi l'organisation de la communauté paysanne par suite de la permanente insécurité d'existence et de biens. A une organisation stable, plus exposée à toutes sortes de danger, succédèrent des formes plutôt temporaires, moins fixes, en tout premier lieu l'élevage extensif pour lequel s'offraient les pâturages dans les finages des innombrables villages désertés. Les habitants de certains bourgs agraires, ayant une autonomie plus ou moins grande, clâturèrent pour leur usage des prairies de fauchage dans le terroir étendu de leur bourg pour y engraisser au foin le bétail en hiver. Ces unités d'exploitation extérieure se maintinrent après la fin du XVII[e] siècle aussi après la défaite et le retrait des Turcs. De plus, elles se complétèrent de champs arables et les possesseurs de ces „hameaux" y menèrent, sous l'égide du ley farming une exploitation individuelle et sans contraintes.

Pour un certain temps l'agriculture dans les villages, reconstruits peu à peu après les dévastations de l'époque turque, se faisait aussi dans des formes libres, primitives. De proche en proche, la communauté paysanne se constituait pourtant et, se stabilisant, le système de l'open field fut rétabli dans ces régions aussi. Avant que les seigneurs ne s'installassent dans ces territoires renaissants, les communes paysannes prirent déjà possession de tout le terroir des villages où l'exploitation marquée par contraintes communautaires fut introduite dans toute sa rigueur. Dans les régions non occupées par les Turcs, la possession par les paysans de leurs lots dispersés s'était consolidée déjà antérieurement. Dans les régions libérées des Turcs par contre, la communauté pratiquait d'abord l'usage de l'allotissement annuelle des labours (et des prés). Chaque année changeait l'attribution des lots dans les différents quartiers, et de plus, le nombre et la grandeur des lopins de terre à répartir changèrent également et dépendirent en général du nombre des bêtes de labour dont disposaient les paysans au moment du nouveau allotissement. Du point de vue social, ce système avait comme conséquence une souplesse extrême, un mouvement interne constant, et ce jusqu'au moment où l'état résultant de la dernière répartition ne se stabilisât, et que les seigneurs n'aient introduit dans ces régions aussi le système des manses. Du point de vue économique toutefois, le fait que les lopins de terre appartenant à un paysan changeaient tout le temps de place et souvent de dimensions, empêcha tout investissement sérieux.

Le rôle de la collectivité, la force stabilisatrice des traditions n'étaient que plus considérables du fait que la plupart des villages n'avaient aucune relation avec le marché. Par rapport à l'Europe occidentale, la Hongrie était depuis des siècles en retard quant à l'évolution urbaine-industrielle. Ce retard devint encore plus accusé par suite de la politique économique des Habsborgs au XVIII[e] siècle, cette politique créant toutes sortes d'entraves à l'évolution industrielle en Hongrie, ainsi qu'à l'exportation des produits agricoles. En général, le pays avait d'importants excédents de ces produits, sans avoir pour ceux-ci de marchés adéquats, surtout dans les régions dont la reconstruction avançait lentement après les dévastations de l'époque turque. Même les seigneurs terriens n'y arrivèrent à bien organiser leurs réserves seigneuriales produisant pour le marché que sous l'effet de la conjoncture agricole qui suivit les guerres napoléoniennes.

Il n'était pas rare dans les villages paysans, renaissant après l'occupation turque, que les communautés-mêmes distributèrent leurs lots de champ ou de pré aux petits hobereaux-propriétaires, ces lots étant généralement plus grands que ceux des paysans. Les seigneurs plus importants cherchaient pourtant dès le début à se délimiter des domaines bien séparés des terres paysannes, où ils pouvaient mener une exploitation libre, indépendante de l'assolement forcé et de la vaine pâture, obligatoires pour les membres de la communauté

rurale. La compétence de la communauté paysanne avait pourtant d'autres limites aussi. Le ménage paysan avait besoin, outre les céréales, cultures exclusives sur les champs, aussi d'autres cultures (et non seulement de celles qui poussaient dans les jardins potagers appartenant aux maisons). Celles-ci, comme le chanvre, le lin, le chou et, à partir du XVII^{e} siècle, le maïs et le tabac, nécessitant des travaux différents dans des temps différents que les céréales, devaient être protégées contre les bêtes paissantes par des clôtures spéciales. C'est en premier lieu le maïs qui acquit peu à peu une importance considérable parmi toutes les autres cultures, il dépassait de plus en plus les enclos, et, limitant de plus en plus l'étendue des jachères, pénétra dans les terres arables. Les essarts et les vignes étaient entourés d'une clôture spéciale, et cela non seulement pour échapper à la vaine pâture, mais aussi en signe des efforts et investissements dépassant le normal qui y avaient été faits et qui servaient donc de base pour des droits individuels. Dans des vignobles de qualité, où les vignes limitrophes appartenaient à des personnes venues de différentes localités et faisant partie de différentes couches sociales, se formaient des communes viticoles spéciales dont l'objectif était, entre autres, d'assurer une exploitation de qualité.

A l'intérieur du système de l'open field ce n'étaient pas certaines enclaves qui seules prédisaient la libération des contraintes de l'exploitation traditionnelle. Dans les dernières décennies du XVIII^{e} siècle les jachères étaient déjà ensemencées dans plusieurs endroits, ce qui montre que l'influence de la communauté paysanne sur la transformation de l'agriculture traditionnelle n'était pas toujours négative. Dans les villages se tenant au système de l'open field, la communauté qui étendit son ingérence sur les champs arables et les prés également, l'assolement forcé et la vaine pâture découlant de la dispersion des lots, représentaient en effet une entrave considérable pour l'évolution. Seule, le remembrement des terres pouvait y remédier, ce qui eut lieu, dans la plupart des régions, au cours du XIX^{e} siècle. Dans ce cas-là, la communauté pouvait se maintenir pour les pâturages et les forêts, sans pour autant freiner la transformation de l'agriculture. De l'autre côté, la désintégration des communautés paysannes n'était pas automatiquement accompagnée de cette transformation qui supposait encore la présence d'autres conditions. Il fallait liquider la dépendance des seigneurs terriens qui ne laissait aucune liberté au paysan, et il fallait abolir les prestations au seigneur qui lui prenaient beaucoup de la capacité de travail et paralysaient son zèle — cela survint à l'abolition du servage en 1848. Il fallait en outre que des exemples bien démonstratifs, une instruction appropriée, soutenue par des livres écrits pour le peuple, amènent le paysan à abandonner les techniques et méthodes héritées des ancêtres, à renoncer à la routine traditionnelle et à assimiler les méthodes plus perfectionnées de la nouvelle agriculture. Une densité de population en croissance, une division sociale du travail toujours plus poussée étaient encore

nécessaires pour obtenir du paysan à renoncer à ses aspirations à l'autarchie et à participer à la production pour le marché. Mais il était encore indispensable de lui offrir de bonnes possibilités d'écoulement afin qu'il voie les bénéfices que lui donneront ses investissements et le surplus de travail qu'exigeait l'agriculture moderne. Tout cela ensemble ouvrit la voie conduisant à la désintégration des communautés paysannes. De proche en proche l'individu se détache de la collectivité dont l'enveloppe protectrice devient lacuneuse et ainsi les forces externes pénètrent dans la vie du village.